

Prologue

Décembre, douze ans plus tôt

La voiture est arrêtée à un feu rouge, au milieu d'un pont de Williamsport. Les travailleurs de nuit tentent de réparer les dégâts causés par un récent accident de la route. En dessous, la rivière tumultueuse gronde sans discontinuer. Cela fait des semaines que les cieux déversent leur fureur sur le nord-est des États-Unis, et elle déborde maintenant, un monstre rageant et écumant, prêt à tout emporter dans son sillage.

À l'arrière de la voiture, au chaud et au sec, la petite fille compte consciencieusement les secondes. Elle est persuadée que le feu provisoire installé là passera au vert dans plus de dix secondes. Sa mère pense que ça sera plutôt d'ici moins de dix secondes. Mais elle sourit en regardant dans le rétroviseur. Elle est amusée de voir sa petite fille de six ans compter très sérieusement sur ses doigts. Il faut dire que c'est une sorte de coutume, entre elles deux.

La maman reporte son attention sur la route. Elle compte bien sur sa fille pour lui rappeler qui a gagné. Il fait déjà nuit noire alors qu'il n'est que six heures du soir. Il est de notoriété publique que l'hiver est une saison plutôt morne, en Pennsylvanie.

Le pont est désert. Soudain, deux yeux jaunes se dessinent dans les ténèbres en face, à travers le pare-brise maculé d'eau. La maman plisse les yeux, éblouie par la luminosité soudaine. C'est un véhicule, une camionnette. Le véhicule roule encore sur quelques mètres puis s'arrête soudainement. Cet engin l'interpelle. Elle fronce les sourcils. Il n'y a apparemment qu'une personne à l'intérieur, mais difficile d'être sûre avec ces phares aveuglants.

Elle fait un appel lumineux au conducteur pour que celui-ci les éteigne. Mais l'homme en face ne réagit pas. Sa gorge se noue.

Elle a toujours été un peu paranoïaque. Elle ne fait pas confiance aux autres. Surtout quand ces derniers ont un comportement aussi étrange. C'est à son tour de passer, pourquoi reste-t-il à l'arrêt?

— Dix! J'ai gagné maman!

La mère essaie de sourire à sa fille à travers le rétroviseur, mais son regard retourne bien vite vers l'automobiliste d'en face. Pourquoi diable ne réagit-il pas? Il doit être complètement soûl... elle le sent.

— Maman, pourquoi est-ce que les Chinois ils ne tombent pas, alors qu'ils ont la tête à l'envers?

Une esquisse de sourire se dessine sur les lèvres pincées de la mère. Malgré la situation, sa petite fille arrive toujours à la faire rire avec ses questions saugrenues.

Un des travailleurs fait signe à la camionnette de circuler. Mais le véhicule est comme figé dans la glace.

Tout à coup, sans qu'elle sache pourquoi, elle comprend. Son anxiété s'accroît et son estomac se tord d'angoisse.

Le feu passe au vert. La mère écrase l'accélérateur avec une telle violence que les pneus patinent pendant une ou deux secondes en crissant furieusement sur l'asphalte mouillé. L'homme en face démarre une seconde plus tard. Le conducteur fait un brusque écart. La pluie qui ne cesse de tomber depuis des jours finit d'aggraver la situation.

L'homme perd le contrôle de son véhicule. Il effectue plusieurs dérapages incontrôlés, tentant visiblement de

repandre le dessus sur l'engin. Mais rien n'y fait. Après un dernier dérapage, il vient s'écraser tout droit sur la petite citadine rouge. Il n'y a aucun moyen d'éviter le choc. La voie rétrécie par les travaux empêche toute retraite.

Les travailleurs s'égaillent en criant. La petite fille a juste le temps de pousser un cri avant que la voiture ne fasse un tonneau, ne fracasse la glissière de sécurité et ne vienne plonger dans le torrent glacé en contrebas.

L'eau trouble commence à remplir l'habitacle, alors que la voiture dérive tout en s'enfonçant inexorablement dans les profondeurs sombres de la rivière.

La fillette sanglote. Au liquide froid qui lèche à présent son ventre se mêle une teinte rouge, totalement invisible dans la pénombre, et qui ne fait qu'assombrir un peu plus l'eau noirâtre qui les submerge. Le choc de la camionnette contre leur voiture a fait voler la vitre arrière en éclats et un débris s'est profondément enfoncé dans l'abdomen de la fillette. Elle ne cherche pas à l'extraire, elle ne se rend même pas compte qu'elle est gravement blessée. Toute son attention est concentrée sur le corps à l'avant. Il est immobile.

Elle hurle, elle appelle sa mère, elle la supplie de se réveiller, de lui répondre, mais elle reste inerte. Rassemblant les forces qui lui restent, elle tente de s'extraire de son siège. La ceinture de sécurité lui cisaille le bas-ventre, enfonçant plus profondément le morceau de verre qu'elle a reçu dans l'estomac. La douleur lui coupe le souffle et lui arrache un cri.

Finalement, le froid et le sang qui coule par l'entaille ont raison d'elle. Elle perd connaissance alors que l'eau la submerge.

PARTIE 1

Début septembre, présent

Il y a une soixantaine d'enfants à l'orphelinat de Philadelphie. On l'appelle comme cela parce qu'il n'a pas de nom. Il est à Philadelphie, alors on l'appelle l'orphelinat de Philadelphie. Même si cela m'étonnerait qu'il n'y ait qu'un seul orphelinat dans cette ville.

Comme j'ai pratiquement dix-huit ans, je suis une des plus âgés. Ils ne gardent les enfants que jusqu'à leur majorité, après on est un peu lâché dans la nature. Comme une tortue de mer sortie de l'œuf cherche à atteindre l'océan par elle-même, comme les jeunes saumons remontent seuls les rivières pour rejoindre leur terre natale. Sauf que nous, nous n'avons pas vraiment le choix. Pas que ces pauvres bestioles aient le choix entre se faire boulotter par une mouette ou réussir à s'en sortir, hein, mais eux sont *programmés* pour se débrouiller tout seuls. Ce qui n'est pas vraiment le cas d'*homo sapiens*. Je sais, je devrais déjà être heureuse de ne pas être tombée sur une famille d'accueil psychopathe, dans laquelle j'aurais été battue ou abusée, ou je ne sais quelle autre horreur, mais vivre dans un dortoir avec une dizaine de filles, toutes les nuits depuis qu'on a six ans, ça n'est pas la joie non plus. Enfin, le point positif là-dedans, c'est que j'ai plein de petits frères et sœurs qui

m'adorent et que j'adore. Je les aide à faire leurs devoirs quand ils terminent l'école, et je leur raconte des histoires le soir avant de les endormir.

Ils m'appellent Cassi, pour Cassiopée, comme une certaine constellation qui brille dans le ciel par temps clair. Je me demande qui va s'occuper d'eux comme je le fais, quand je vais partir, à la fin du mois.

Jordan, un ado de quatorze ans au caractère lunatique, m'apostrophe alors que j'aide deux sœurs jumelles à faire leurs devoirs, dans la bibliothèque :

— Cassi, la dirlo te demande dans son bureau.

Je fronce les sourcils d'un air réprobateur.

— Jordan, surveille ton langage.

Quelle belle hypocrite je fais. Je ne le montre pas, mais je n'en pense pas moins.

Jordan hausse les épaules et fait demi-tour sans un mot.

Je pousse un soupir exaspéré et me lève en repoussant ma chaise, un peu brusquement. Les jumelles me jettent un coup d'œil surpris et je sens mes traits s'adoucir.

— Continuez sans moi les filles, j'ai aussi le devoir qui m'appelle.

Elles gloussent à mon jeu de mots, et je me détourne, amusée.

Pourtant, ma mauvaise humeur me rattrape dès que j'ai quitté la pièce. Qu'est-ce qu'elle me veut, encore ? Ça va faire trois fois, cette semaine ! Je vais bientôt devoir porter plainte pour harcèlement moral. Non mais, franchement, je connais la chanson : « Cassiopée, mon enfant, tu sais que je n'ai pas le choix, à ton âge je dois te demander de quitter l'établissement. Mais ce n'est pas pour autant que je ne m'inquiète pas de ton avenir ! » Et blablabla.

Mais oui, je sais très bien qu'on s'inquiète pour moi. La directrice de l'orphelinat est vraiment gentille, elle s'occupe du mieux qu'elle peut de ses pensionnaires, de la meilleure façon de leur offrir un avenir. Je l'aime beaucoup et je la respecte. Mais elle ne comprend pas ce que l'on ressent, ce

vide immense, dû à la perte d'un être aimé. Ils pensent tous comprendre, mais ils sont totalement à côté de la plaque.

Personne n'a jamais voulu m'adopter, et quelque part c'est bien mieux ainsi. Je n'aurais pas supporté, à six ans, de voir apparaître une nouvelle maman et un papa que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Les voir s'installer dans ma vie, comme des intrus, des imposteurs, tentant de remplacer l'originale, la vraie, la légitime, aurait été insupportable.

De plus, les gens ne veulent pas adopter de fillettes de six ans. Six ans, c'est bien trop vieux pour être intéressant. Et ils veulent encore moins d'une fillette de six ans morne et triste, dont le seul but dans l'existence est de ne pas se noyer totalement dans le chagrin.

Peut-être qu'avoir une maman, même une nouvelle, m'aurait apporté un peu de bonheur, finalement. Pourtant, cette simple pensée me remplit de culpabilité.

Je traverse un des innombrables couloirs de la majestueuse bâtisse de style victorien en rêvassant. Je m'arrête un instant pour observer, distraite, une photo en noir et blanc qui représente l'orphelinat le jour de son ouverture. La maison n'est pas la seule de ce style en ville, mais elle est unique en son genre. En fait, elle est tellement imposante qu'on peut l'apercevoir à plusieurs pâtés de maisons à la ronde.

Ses six chambres, quatre salles de bains, son immense troisième étage servant de complexe scolaire et son grand salon sont tout ce que je côtoie depuis plus de dix ans. Quand j'y pense, j'ai l'impression de vivre dans un hôtel. Enfin. Vue de l'extérieur, elle force le respect. Sur sa façade aux pierres blanches, douze fenêtres aux carreaux quadrillés se partagent l'espace, une rangée au premier étage, une autre au deuxième et la dernière au troisième. Encadrée de rouge, chaque fenêtre possède une petite jardinière de fleurs de toutes les couleurs.

Quand j'étais d'humeur romantique, je m'imaginai qu'une fée espiègle avait un jour observé la photo en noir

et blanc et, outragée de voir à quel point la bâtisse semblait sinistre, elle l'avait égayée en l'aspergeant de peinture de toutes les couleurs. Pathétique, je sais.

Nous sommes chargés de nous occuper des fleurs, nous, les pensionnaires orphelins. Une activité que la directrice doit estimer ludique, à mon avis. Comme si arroser de l'herbe allait régler tous nos problèmes. Des fois, je me demande si elle ne regarde pas un peu trop *La Petite Maison dans la prairie*.

Les fenêtres aux extrémités de la façade du troisième étage sont surmontées d'un petit toit individuel en tuiles noires, qui me rappelle la petite maison de poupée dont je rêvais lorsque j'étais petite. Je passais devant, en allant à l'église, tous les dimanches. Mais bien sûr, elle était dix fois trop chère pour mes maigres économies. Alors je devais me contenter de baver devant la vitrine jusqu'à ce qu'une accompagnatrice m'attrape par l'oreille et me secoue vigoureusement pour me remettre dans le droit chemin. Dans tous les sens du terme.

Ah, que de joyeux souvenirs...

Je secoue vigoureusement la tête pour chasser les pensées noires qui menacent d'envahir mon esprit. Il n'est que cinq heures de l'après-midi, et si je commence à m'apitoyer sur mon sort maintenant, j'en ai pour toute la nuit. Et je suis bien décidée à dormir à poings fermés.

Essayant de retarder au maximum ma rencontre avec la directrice, je jette un coup d'œil dans la cour.

Le jardin occupe une bonne partie de mes souvenirs d'enfance. Les rares fois où je m'intégrais à un groupe, nous allions jouer à cache-cache dans le grand parc entourant la maison. Les chênes centenaires nous servaient de cabanes ou de cachettes, et j'aimais grimper tout en haut du séquoia géant qui fait la fierté de l'orphelinat.

Le mastodonte mesure près de vingt mètres, a une circonférence de plus de trois mètres et doit avoir un millénaire au compteur. Les premières branches se trouvent à plus de cinq mètres du sol, alors je devais jouer l'écureuil

volant pour les atteindre, en escaladant tout d'abord un chêne à proximité. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai failli me rompre le cou durant l'opération.

Une fois, j'ai fichu une trouille bleue à la directrice parce qu'une fois là-haut, je ne voulais plus redescendre. Les pompiers ont dû intervenir. À partir de ce jour, l'accès au séquoia nous a été interdit.

Un sourire nostalgique étire mes lèvres alors que je me remémore cet événement. J'avais vraiment bien rigolé. Dommage que le pompier qui m'ait ordonné de descendre se soit cassé un orteil, en donnant un coup de pied furieux dans l'arbre. Eh, oh ! Ça n'était tout de même pas de ma faute ! Il n'avait qu'à apprendre à contrôler ses nerfs. Et le séquoia n'apprécie pas qu'on lui donne des coups de pied. Enfin.

Mes bons souvenirs à l'orphelinat ont presque toujours un lien avec le jardin.

Je laisse l'antique photographie et me dirige à pas lents vers le bureau de la directrice. Mon regard se promène sur les murs et dans les chambres qui m'ont vue grandir, et que je vais bientôt devoir quitter.

Je ne sais pas encore si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Sûrement un peu des deux. Une « bonnaise » chose.

Si l'extérieur est plus que respectable, l'intérieur de l'orphelinat n'a pas toujours eu que des côtés agréables.

Les chambres, bien que très lumineuses grâce aux fenêtres présentes dans chacune d'entre elles, peuvent accueillir dix enfants. Autant dire qu'il s'agit plus de dortoirs que de chambres. Pas d'intimité, pas de vrai « chez-soi ». Toujours cette impression que l'on vit dans un refuge pour sans-abri, que l'on n'est pas désiré. Et je peux vous dire que, franchement, je me serais parfois bien passée des ronflements. Mais bon, on s'habitue à tout, je suppose.

Et pour ajouter au charme de l'endroit, le sol et les murs sont mal isolés, ce qui a pour conséquences des

températures glaciales en hiver et des chaleurs étouffantes en été. Situation que la présence des dites fenêtres n'arrange pas.

La décoration est pourtant assez jolie, si on aime le genre tellement-vieux-et-rustique-qu'on-a-l'impression-d'avoir-changé-de-siècle : vieux lustres en cristal, tapis persans au sol (qui ont, mis à part l'utilité de décorer, l'heureux avantage de nous empêcher de geler sur place lorsque nous marchons pieds nus), tapisserie en tissus, épais rideaux en velours, cadres, tableaux et j'en passe.

Les salles de bains sont spacieuses mais austères. En même temps, c'est normal. Nous sommes plus d'une soixantaine et la directrice n'est pas rémunérée pour nous garder. C'est de la pure charité. Alors les cinq vasques par salle de bains et l'immense miroir sont le seul mobilier qui les compose. Si on oublie les casiers dans lesquels sont rangées les serviettes brodées à nos noms. Je me demande ce que la directrice en fait lorsque nous partons. Peut-être qu'elle garde la partie brodée et qu'elle l'encadre. Connaissant son sentimentalisme, ça ne m'étonnerait même pas.

Je m'arrache au fil de mes pensées alors que j'arrive devant la porte de son bureau. J'hésite une seconde puis frappe doucement sur le battant en chêne massif. J'entends un « entrez » distinct et je me prépare à la vague de gentils reproches et de conseils bien attentionnés qui vont m'engloutir durant la demi-heure qui va suivre. Je plaque un sourire timide sur mon visage et j'entre. Qu'est-ce que je disais ? Une belle hypocrite.

La directrice est grande et mince. Le chignon tiré qu'elle porte pourrait lui donner un air sévère si les traits doux de son visage ne le démentaient. Elle doit avoir la soixantaine, pas plus. Comme le nombre d'enfants de l'orphelinat, me dis-je. Je secoue la tête. Allez savoir pourquoi est-ce que je pense à des trucs pareils.

La directrice n'a pas la même expression que d'habitude, elle a l'air soucieuse, et surtout mal à l'aise.

— Ah! Cassiopée. Je t’attendais.

Non, pas possible.

Son regard est fuyant, je commence sérieusement à m’inquiéter.

— Je suppose que tu te doutes de la raison de ta convocation, poursuit-elle. Il est vrai que je veux te parler de ton avenir, mais... pas seulement de cela. Enfin, commençons par ce premier point.

Elle me désigne un fauteuil en face de son bureau et je m’y assois. Je jette un coup d’œil rapide à la petite pièce rectangulaire que je connais depuis plus de dix ans maintenant.

Le mobilier y est modeste, mais chaleureux. Le joli tapis molletonné, le petit canapé d’angle, les quelques cadres où on peut voir les photos des enfants devenus adultes et le beau et grand secrétaire donnent à cette pièce ce qui manque cruellement dans un établissement où rien ne vous appartient : une impression de chez-soi.

— Où en es-tu avec ton orientation, après ton départ de l’orphelinat ?

Je réfléchis rapidement aux réponses qui s’offrent à moi et je choisis la plus simple :

— Madame Anderson, je vous ai déjà dit que je n’étais pas sûre de la façon dont je vais employer mon temps, une fois partie de l’établissement.

Réponse ni trop précise, ni trop vague.

La vérité vraie, c’est que je n’ai aucune idée de ce que je compte faire plus tard. Je ne sais pas où aller, je n’ai pas énormément d’argent et je n’ai aucun talent particulier. La directrice débloque une petite somme dès qu’un pensionnaire quitte l’établissement, mais pas de quoi vivre bien longtemps. Normal. C’est elle qui finance toutes les dépenses de l’établissement. De A à Z. L’établissement est privé et ne reçoit aucune subvention de l’État.

Il paraît qu’avant d’ouvrir l’orphelinat, elle se la coulait douce en tant qu’héritière millionnaire. La rumeur veut

qu'elle ait changé du jour au lendemain, parce qu'une mère l'avait traitée d'égoïste sans cœur.

Franchement, j'ai du mal à imaginer la directrice égoïste et sans cœur. Déjà qu'elle culpabilise quand elle écrase malencontreusement une araignée. Bref, je ne sais pas si c'est une légende ou s'il s'agit de la vérité, mais ce qui est sûr, c'est qu'aujourd'hui elle dépense sans compter pour ses pensionnaires. Sauf que, riche ou pas, elle ne peut se permettre de donner une somme trop importante à un jeune adulte qui ne l'utilisera peut-être pas de la bonne façon.

Pour en venir au fait, si je ne trouve pas de travail dans les trois mois qui suivront, je me retrouverai à la rue, à faire la manche pour survivre, voire pire.

Je frissonne à cette idée. Ce n'est pas parce que la vie n'a pas beaucoup d'intérêt pour moi que j'ai envie de finir sur le trottoir.

Theresa Anderson me regarde droit dans les yeux. La première fois depuis le début de l'entrevue, remarqué-je. Depuis tout à l'heure, elle a l'air ailleurs. Comme si elle me posait des questions mais que ce n'était que pour la forme.

Quelques secondes de silence gêné passent, puis la directrice lâche sa bombe.

— Martin Kirk est sorti de prison.

Le silence n'est plus gêné entre nous. Il est glacial.

— Je vous demande pardon ?

Il se trouve d'ailleurs que ma voix évoque les étendues gelées de l'Antarctique. Et son visage en imite particulièrement bien la couleur.

— Il a obtenu une libération pour bonne conduite. Il est sous surveillance, bien entendu. Il paraît qu'il a changé... il... il en est à plus de douze ans de sobriété !

Je la regarde comme si elle venait de dire qu'il était prévu que l'on danse le zouk pendant la prochaine messe. Sur les bancs de l'église. Avec le curé comme DJ.

— On ne peut pas vraiment dire qu'il a eu le choix ! Quand on est en prison l'alcool n'est pas aussi facile à se

procurer que dans l'épicerie du coin. Et que tentez-vous de me dire? Que je suis censée me réjouir, ou un truc comme ça?

La colère résonne dans ma voix. J'ai un mal fou à retenir mes larmes.

— Allons Cassi, je ne t'ai jamais demandé de faire une telle chose. Mais peut-être devrais-tu...

— Devrais quoi madame? Pardonner à cet homme? Oublier ce qu'il a fait? Comment il a ruiné ma vie? mon avenir? celui de ma famille?

Je me suis emportée un peu trop vite, je n'aurais pas dû. En temps normal, je l'aurais immédiatement regretté, mais à ce moment précis je suis beaucoup trop en colère pour m'en soucier réellement. Et surtout beaucoup trop malheureuse. Pourquoi est-ce que dès que j'ai décidé de passer une bonne nuit, il me tombe dessus un truc qui vient me pourrir mes bonnes résolutions?

La directrice a un soupir las. Elle ferme les yeux et se les masse, comme s'ils étaient douloureux. Je comprends qu'elle ait du mal à gérer la situation.

— Cassi, reprend-elle après quelques secondes de silence.

Je remarque que cela fait deux fois qu'elle m'appelle par mon surnom. Elle ne l'avait jamais fait auparavant.

— Cassi, je ne suis pas stupide, ni cruelle, ni insensible. Je sais ce que cet homme a fait. Ce qu'il t'a fait, à toi et à...

Elle s'arrête et cherche ses mots.

— Je ne te demande pas de pardonner. Mais il faut que tu passes à autre chose. Que tu commences une nouvelle vie, que tu aies de nouveaux objectifs, que tu te construises un avenir sûr. Cassiopée, tu n'es pas bête. Tu es vraiment une jeune fille pleine de promesses. Mais tu dois t'épanouir. Et pour cela, tu dois passer à autre chose. Tu comprends?

Je reste hébétée pendant quelques secondes. J'ai du mal à saisir le sens de ses paroles. Et puis ça me saute à la figure. Ma gorge se serre. Comment peut-elle me demander une chose pareille?

— Oui, je comprends, madame Anderson.

Les larmes coulent librement sur mes joues comme autant de plaies, témoignages d'un passé douloureux. Des plaies qui sont encore bien ouvertes.

— Je comprends. Vous voulez que j'oublie que Martin, cet homme qui est sorti de prison, m'a privée à jamais d'une vie normale, et de ma mère.

Je me lève et quitte la pièce, sans un regard en arrière.

Je passe ma soirée à pleurer sur mon lit, dans le dortoir vide.

Les filles sont encore dans le grand salon, certainement à bavasser sur tel ou tel garçon ou à épiloguer sur quel gloss est le plus à la mode en ce moment. Ce qui ne m'intéresse pas du tout. Je ne suis pas du tout axée sur les trucs de filles. Le maquillage, les fringues, tout ça n'a jamais vraiment fait partie de mes intérêts.

C'est peut-être pour ça que je n'ai aucune amie. Pour ça et aussi parce que je vis repliée sur moi-même. Les seuls avec qui je me sens à l'aise sont mes petits frères et sœurs de cœur. Et encore, je ne leur révèle que la partie « agréable » de ma personnalité.

Je pleure pendant dix minutes, je m'arrête, les yeux dans le vague, et puis je recommence. Ça n'est pas dans mes habitudes de pleurer. La plupart du temps, je garde toutes mes émotions et mes pensées pour moi, et les cache soigneusement derrière un masque d'indifférence. Mais là, je n'arrive pas à m'arrêter. Je suis tellement en colère que j'ai envie de tout casser.

Je le déteste, je le déteste, je le déteste, je le déteste, je le déteste, je le...

Les petits rentrent à tour de rôle dans le dortoir pour essayer de me consoler. Je n'ai pas envie d'être méchante

avec eux mais là, j'ai vraiment besoin d'être seule. Du coup j'essaie de les rassurer pour qu'ils me fichent la paix. Tu parles.

— Cassi?

Une fillette de neuf ans, nommée Tiphaine, entre timidement dans le dortoir. Elle est petite, comme moi à son âge, et on a toutes les deux les cheveux marron, le visage rond et les yeux en amande. Ceux qui ne nous connaissent pas doivent nous prendre pour des sœurs. Le seul détail qui nous trahit, ce sont nos yeux. Les miens ont une couleur hyperbizarre, un ambré très clair, ce qui me fait ressembler à une fée, enfin d'après ceux qui commentent la teinte. Et ils sont nombreux, croyez-moi.

Le dimanche, des couples viennent « visiter » l'établissement. Les orphelins sont tous rassemblés dans le grand salon et les visiteurs les examinent de la tête aux pieds, comme s'ils venaient faire leurs emplettes au supermarché du coin.

Quand j'acceptais encore de supporter ce cirque, et qu'effectivement je me rendais au rez-de-chaussée pour me montrer aux potentiels adoptants, ceux-ci avaient la sale habitude de s'arrêter devant moi et de minauder à propos de la couleur de mes yeux, pour me quitter aussitôt après, rapidement désintéressés de ma personne. J'avais l'impression d'être une attraction de foire.

Je déteste les dimanches.

Enfin bref, faute d'être une fée, j'ai plutôt l'impression de ressembler à Heimdall, dans *Thor*, mais bon. J'évite de le préciser parce que après les gens me regardent comme si je m'étais oubliée et avais souillé le sol à leurs pieds.

Ceux de Tiphaine sont marron. Je donnerais tout pour avoir son regard chocolat.

Elle s'assoit à côté de moi et garde le silence quelques minutes. La situation finit par venir à bout de mes nerfs déjà à vif et je parle en premier.

— Écoute Tiff, ça va, OK? J'ai juste besoin d'être seule et là, avec les petits, vous ne m'aidez pas vraiment. Demain ça ira mieux, laisse-moi juste me calmer, d'accord?

Tiphaine me regarde avec de grands yeux surpris. Il faut dire que je ne lui ai jamais parlé comme ça.

— Mais Cassi... avec les autres on voulait juste te dire que tu vas nous manquer énormément... et aussi on s'est cotisés pour t'acheter ça.

Elle me tend une petite boîte noire grande comme ma main.

Je me sens tellement cruelle et honteuse que mes larmes redoublent.

Tu fais tout de travers, ma pauvre Cassiopée.

Je prends l'écrin et je l'ouvre. À l'intérieur, il y a une chaîne en argent et un gros médaillon en forme de cœur.

Je le regarde de plus près, intriguée. Sur la face extérieure, il y a mon nom gravé en lettres calligraphiées. C'est tellement gentil que j'en oublie ma petite personne.

Je regarde Tiphaine, qui me scrute avec des yeux pleins d'espoir, se demandant certainement si ça me plaît.

— Oh Tiff... ça a dû vous coûter un bras! C'est tellement gentil, mais... Tu ne vas plus pouvoir t'acheter grand-chose, maintenant! Je suis trop gênée!

Elle ne semble pas m'avoir entendue.

— Ouvre le médaillon, trépigne-t-elle d'impatience, le sourire jusqu'aux oreilles.

Je la regarde, incertaine.

L'ouvrir? Comment ça?

J'observe le médaillon avec plus d'attention et remarque sur les bords une fente qui révèle un intérieur creux.

Ah! ouais, c'est vrai que, maintenant qu'elle me le dit, il est assez bombé.

Je glisse mes ongles dans la fente et ouvre le pendentif. Le cœur s'ouvre en deux, la partie accrochée à la chaîne à droite, l'autre partie à gauche. À l'intérieur de la partie gauche, gravés de la même écriture calligraphiée, il y a tous les prénoms de mes frères et sœurs. Il y en a une vingtaine.

Et dans le cœur de droite, une photo est incrustée, épousant parfaitement les formes du pendentif.

Je plisse les yeux pour détailler la photographie microscopique. Les enfants. Tous, jusqu'au dernier de mes petits frères et sœurs.

— Comme ça, tu ne nous oublieras pas, même si tu le voulais.

Elle a dit ça en haussant les épaules, mais ce geste qui se veut indifférent n'arrive pas à masquer son excitation.

Je la regarde et mes larmes qui s'étaient tariées depuis quelques minutes se remettent à couler. Et puis je lui dis le seul truc qui me vienne à l'esprit, même si ça paraît stéréotypé, même si ça paraît impersonnel :

— Tiff, vous êtes ma seule famille, comment veux-tu que je vous oublie ? Même si je le voulais, et ça n'est pas le cas, je ne le pourrais pas. Jamais.

Elle me regarde, et elle me prend dans ses bras. Si ça continue, je vais devoir être internée pour dépression sévère.

Après quelques secondes où elle reste contre moi, la tête calée contre mon épaule, elle s'écarte légèrement et me regarde avec de grands yeux suppliants.

— Dis Cassi, les autres voudraient savoir si tu veux bien faire quelque chose pour nous encore ?

— Tout ce que tu veux.

— Tu nous racontes une dernière fois l'histoire des Myrmes ? Je sais que tu ne voulais plus venir nous raconter d'histoires parce qu'il fallait qu'on s'habitue à s'endormir sans, mais juste cette fois et puis c'est fini.

Un sourire s'épanouit sur mon visage.

Comment vouliez-vous que je refuse ?

Tous les petits sont rassemblés dans un des dortoirs réservés aux cinq à sept ans. Ceux qui y dorment sont couchés dans leur lit. Les autres, plus ou moins entassés sur les matelas et sur les tapis, iront rejoindre le leur une fois l'histoire terminée. Dans la rue d'en face, les lampadaires diffusent une douce lueur dans la chambre où j'ai pris soin d'éteindre les lumières. L'ambiance n'en est que plus mystérieuse.

Les gamins sont excités comme des puces.

— Vincent, enlève tes pieds du visage de ta sœur, et Camille lâche les cheveux d'Éloïse. Léo, si tu ne peux pas t'asseoir sur le lit, ça n'est pas la peine de monter sur Karine. Tu n'as qu'à t'installer sur le tapis. Bon sang, Ian, ne suce pas le pyjama d'Esther, si tu as faim, utilise le tien ! C'est pas vrai, vous êtes impossibles ce soir, vous avez mangé du lion, ou quoi ?

Ils gloussent alors que je fais mine de me fâcher, et je réussis enfin à les calmer, après plusieurs minutes à faire le gendarme.

— Bon OK, vous écoutez bien ?

J'entends des oui et je vois des hochements de tête vigoureux. Je souris malgré moi.

Prenant un air solennel, je commence l'histoire que me racontait ma mère, quand j'avais leur âge. Je m'en souviens

mot pour mot. De toute manière, c'est la seule que je connaisse, je ne voulais que celle-ci pour m'endormir, et pas une autre.

— Il y a très, très longtemps, un groupe de personnes s'est installé dans une contrée lointaine. On disait qu'elle était montagnaise, avec des sommets si hauts qu'ils perçaient les nuages, et qu'on les voyait disparaître derrière.

Avec mes yeux écarquillés et mon air mystérieux, j'ai totalement capté leur attention. On n'entend même pas les mouches voler. Enfin, c'est normal. Il n'y a plus de mouche depuis un moment. Toutes congelées. Pauvres bêtes.

Je poursuis, presque à voix basse, pour mettre un peu de tension dans mon récit.

— Ces gens fuyaient leur pays, car celui-ci était ravagé par la guerre et par la famine. Ils devaient fuir pour ne pas mourir et pour trouver le pays qui, enfin, leur permettrait de vivre en paix.

Je fais une petite pause et regarde intensément chaque enfant, comme si ce récit le concernait personnellement, comme s'il pouvait, juste en m'écoutant, se téléporter dans l'histoire.

— Un jour, une petite fille a trouvé une magnifique fleur. Elle n'était pas plus grande que l'ongle de mon pouce. Elle avait la forme d'une étoile, la couleur du coucher de soleil et la texture de la soie. Aussi vite qu'elle le put, elle apporta la fleur à sa maman, qui la trouva si belle qu'elle décida de la montrer à tout le village, tout en disant fièrement que c'était sa petite fille qui l'avait trouvée. Toutes les personnes qui voyaient la fleur voulaient la toucher. C'était comme si elles étaient attirées par son incroyable beauté. Ainsi, tout le village finit par toucher la fleur. Et puis, quelques jours plus tard, une chose incroyable arriva.

— Quoi? Quoi? Est-ce qu'ils se sont transformés en...

— Chuuut!

Le pauvre Bastien qui vient d'intervenir se fait rabrouer par une vague de protestations. Avant que la situation

ne dégénère, je viens à son secours. Pas envie qu'ils se remettent à se balancer des oreillers à travers la pièce.

— J'y viens, Bastien, j'y viens. Mais tu avais raison. Ils se sont en quelque sorte... transformés...

Ils ont tous le souffle coupé, et me regardent avec tant d'attention que je m'en veux que cette histoire ne soit pas la réalité. Car une fois le récit terminé, ils reviendront sur cette Terre qui nous sert de planète. J'espère sincèrement que quelqu'un pourra raconter cette histoire après moi, pour que l'émerveillement qui se lit dans les yeux des orphelins quand je la leur raconte ne disparaisse pas complètement.

— Des ailes fines comme du papier et irisées comme de la nacre étaient apparues dans le dos des villageois. Ils étaient devenus plus forts, et n'étaient plus malades. Ils eurent d'abord très peur, mais lorsqu'ils se rendirent compte que tout ce que le contact de la fleur leur avait apporté était positif, ils se mirent à en chercher d'autres, en vain. Puis un beau jour, un nouveau-né vit le jour dans le village. Mais il n'avait pas d'ailes. La petite fille qui avait découvert la fleur eut l'idée d'aller voir si une autre avait pris sa place. Elle en retrouva une e-x-a-cte-ment là où elle avait découvert la première.

Des exclamations fusent dans tout le dortoir. Ils ont beau connaître l'histoire par cœur, ce moment a toujours le même effet sur eux.

Je souris mystérieusement.

— Immédiatement, la petite fille sut que la fleur était pour le nouveau-né. Elle l'apporta à la nouvelle maman, et c'est ainsi qu'à chaque naissance, la fleur réapparaissait pour le bébé, comme pour lui souhaiter la bienvenue. On raconte qu'un jour, un homme eut l'idée d'exploiter leurs nouvelles forces pour pouvoir aider les opprimés. C'est ainsi qu'ils devinrent des agents de la paix. Des genres de superhéros, quoi.

Je les regarde en souriant doucement, je leur souhaite bonne nuit et je sors, pour rejoindre mon dortoir. Cette

histoire me laisse toujours un goût amer dans la bouche. Pour eux, elle est salvatrice. Pour moi, elle est douloureuse. C'est triste à dire, mais je la trouve niaise. Des ailes dans le dos, plus de maladies, et pour moi, plus de mère.

Je chasse l'histoire de mon esprit, comme on chasse un insecte gênant, et je vais me coucher en serrant fiévreusement la chaîne et le médaillon contre mon cœur.

Fin septembre

Les jours passent à une telle vitesse... je m'aperçois que je dois quitter l'établissement la veille de mon départ. Bien sûr, la directrice ne me jette pas dehors le jour de mon anniversaire. Si je le souhaitais, je pourrais rester plusieurs mois encore. Mais je préfère ne pas tarder. Plus j'attends, plus je vais souffrir et faire souffrir les orphelins. Ils commencent déjà à me supplier de rester un peu plus longtemps. Je sais très bien que je ne partirai jamais si je fais durer les adieux.

Le soir, je rassemble les maigres affaires qui m'appartiennent dans un sac à dos et je me couche sur le lit.

Forcément, je n'arrive pas à fermer l'œil. Je n'arrête pas de penser que, si j'attends le matin pour partir, les petits vont tellement pleurer que je n'aurai pas le courage de les quitter. Alors je prends une des décisions les plus dures de toute ma vie.

J'attends que toutes les respirations autour de moi ralentissent, je prends mon sac, traverse le couloir des dortoirs et le grand salon où on se rassemble pour jouer à des jeux de société et regarder la télé. Je m'assois à une table et rédige une courte lettre, dans laquelle j'explique la raison de mon départ prématuré. Je ne veux pas que

Mme Anderson s'inquiète. Elle serait capable d'appeler le FBI et la CIA, si je disparaissais sans laisser de trace.

En m'approchant de la porte d'entrée, je sens mon cœur se déchirer. Ce n'est peut-être pas une si bonne idée après tout. À la pensée que demain matin les petits vont se réveiller et me chercher partout, avant de comprendre que je suis déjà partie, je sens mon estomac se retourner. Je ne peux pas leur faire ça. C'est impossible. Je m'apprête à faire demi-tour quand une petite voix souffle dans ma tête :

Que tu partes aujourd'hui ou demain, le résultat est le même : tu les quittes. En revanche, si tu pars ce soir, tu évites des adieux déchirants...

J'hésite un instant. Je ne veux pas agir égoïstement, mais peut-être que cela serait plus simple pour tout le monde si je quittais l'orphelinat sans prévenir.

Je porte une main à mon pendentif et, après quelques secondes d'intenses réflexions, je m'avance pour ouvrir la porte. Elle est fermée à clé. Mais je sais depuis de nombreuses années que Mme Anderson cache un jeu dans le vase de Chine, dans l'entrée. Que voulez-vous ? Quand vous vous ennuyez toute la journée dans une grande maison, vous trouvez des manières de tuer le temps. Et il s'avère que je me suis découvert des talents cachés pour l'espionnage. En particulier quand cela concernait la directrice. Pauvre Mme Anderson. Elle ferait une attaque si elle apprenait que je l'ai un jour surprise en train de flirter avec le facteur.

Je me retourne une dernière fois pour contempler le lieu où j'ai grandi, puis je sors en fermant doucement la porte derrière moi, pour ne plus me retourner.

J'erre dans les rues de la ville sans but précis jusque tard dans la soirée, perdue dans mes pensées. Elles ne cessent d'aller à Martin Kirk. Je me demande quelle serait ma réaction si je le croisais dans la rue. Est-ce que je me

cacherais, ou est-ce que je lui sauterais à la gorge, l'étranglant jusqu'à ce que mort s'ensuive? Je ne suis pas sûre. Quoique la dernière possibilité fût très jouissive, à mon avis.

Le froid m'arrache à mes rêveries. Resserrant mon vieux manteau autour de ma taille, je m'arrête un moment pour observer ce qui m'entoure. Je ne connais pas ce quartier de Philadelphie. À vrai dire, je ne sais même pas comment j'y suis arrivée.

Bien loin des rues huppées que j'ai l'habitude de traverser lorsque je vais, ou plutôt allais, au lycée, cette rue-ci me fait froid dans le dos. De vieux immeubles tagués l'entourent, des détritrus de toutes sortes jonchent le goudron et la chaussée défoncée, alors qu'une odeur rance, un mélange d'urine et d'ordure, plane dans l'air.

Je plisse le nez de dégoût. Comment ai-je fait pour atterrir ici? Je me tourne dans tous les sens afin de tenter de me repérer. En vain. Je suis perdue au beau milieu d'une cité sordide.

Amazing.

Tout à coup je me sens très fatiguée, très exposée et très fragile... dangereusement stupide.

L'orphelinat a prévu un compte bancaire avec une petite somme sur laquelle je pourrai m'appuyer le temps que ma situation se stabilise, mais la carte n'est débloquée que le jour de mon anniversaire, c'est-à-dire demain. Je vais donc devoir me trouver un endroit à l'extérieur où passer la nuit. Ce qui se traduit par la nécessité absolue de quitter cet endroit. Hors de question que je dorme ici. Je ne suis pas sûre d'être encore en vie demain. Et j'exagère à peine.

Je me remets en route, déterminée à ne pas perdre mon sang-froid. Honorable intention qui vole en éclats une seconde plus tard, lorsqu'une meute de chiens se met à aboyer quelque part à ma droite. Je fais un bond d'au moins deux mètres et commence à courir avant de comprendre que je ne suis pas poursuivie.

M'appuyant contre un mur sale, j'attends que mes battements de cœur ralentissent. Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie.

Une odeur répugnante me donne soudain un haut-le-cœur, et je tourne mon regard vers la droite pour découvrir une série de poubelles vomissant leurs contenus sur le trottoir. Un contenu hétéroclite, pour le moins. Qui eût cru que les couches-culottes pour bébés et les chats errants s'entendaient aussi bien ?

Alors que je sursaute une nouvelle fois, me maudissant de m'être appuyée contre ces immondices, une porte claque, et j'aperçois du coin de l'œil un groupe de jeunes sortir de l'immeuble d'en face.

La mine patibulaire, de grosses chaînes autour du cou, vêtus de simples marcel's alors que la température frôle les dix degrés, ils ne m'inspirent pas vraiment confiance. Aussi, je retourne sans tarder dans l'ombre et vais me cacher entre deux de mes amies les poubelles. Je retire ce que j'ai dit. Ces containers sont d'une utilité incontestable. Je jure de ne plus jamais critiquer de poubelles de ma vie.

Le groupe ne m'a pas repérée, je suis dans un coin sombre de la cité et eux sont éclairés par un lampadaire rescapé.

Le souffle coupé, croisant les doigts, n'osant pas bouger de peur d'être repérée, j'attends qu'ils s'en aillent. Pendant quelques minutes, ils plaisantent sur je ne sais quels sujets glauques puis l'un d'entre eux pointe quelque chose du menton, que je ne peux pas voir d'où je suis.

Ils se mettent à vociférer, et quelques-uns attrapent des barres de fer qui jonchent le sol. L'un d'entre eux sort même un poignard.

Nom de Zeus ! Je viens d'atterrir au beau milieu d'une scène de Matrix ! Je m'attends presque à voir apparaître Keanu Reeves au coin de la rue. Pas que ça me dérangerait, hein ?

Je porte une main à ma bouche alors qu'ils s'avancent vers l'endroit que le type a désigné. Ils disparaissent à l'angle droit de l'immeuble. Sans attendre qu'ils aient la bonne idée de revenir, je sors de ma cachette et cours comme une furie dans la direction opposée.